

Anthropologie et Sociétés



Barbara GLOWCZEWSKI : Les rêveurs du désert. Aborigènes d'Australie, Paris, Plon, 1989, 286 p.

Sylvie Poirier

Volume 15, numéro 2-3, 1991

L'univers du sida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015192ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015192ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poirier, S. (1991). Compte rendu de [Barbara GLOWCZEWSKI : Les rêveurs du désert. Aborigènes d'Australie, Paris, Plon, 1989, 286 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 15(2-3), 249–251. <https://doi.org/10.7202/015192ar>

d'un débat théorique rigoureux à la place de l'affirmation d'opinion qui témoigne de la perte des repères structuraux et historiques, ce livre mérite plus que la simple lecture. Il faut le réécrire dans les débats, discussions et études qu'il mérite. Désormais, grâce à Legendre, on devra tenir compte de la psychanalyse, dans le débat actuel sur la famille.

Willy Apollon
Groupe interdisciplinaire freudien de recherches et
d'interventions cliniques et culturelles (GIFRIC)
Québec

Barbara GLOWCZEWSKI : *Les rêveurs du désert. Aborigènes d'Australie*, Paris, Plon, 1989, 286 p.

Depuis plus de dix ans, Barbara Glowczewski visite la communauté aborigène de Lajamanu, dans le Territoire du Nord (Australie), où vivent principalement des Warlpiri, un groupe des régions désertiques. Docteur d'État, elle a publié maints articles scientifiques sur la société warlpiri. Dans *Les rêveurs du désert*, Glowczewski choisit de partager quelques-unes de ses expériences de terrain. À travers un récit simple, où l'ethnologue témoigne de son cheminement personnel, apparaît la vie des femmes et des hommes Warlpiri d'aujourd'hui.

La première partie du livre brosse un tableau de la vie contemporaine à Lajamanu. Le paragraphe qui suit est évocateur :

La vie à Lajamanu, oscillant sans cesse entre certaines persistances de la loi tribale et quelques greffes de modernité technique ou bureaucratique, pourrait paraître surréaliste. Isolée géographiquement, en proie à une transformation rapide, la communauté évoque une petite planète dont les habitants inventeraient au jour le jour les règles pour incorporer tout ce que l'extérieur y injecte. Loin de provoquer un affairisme précipité, cette sorte de jeu de rôle incessant donne l'impression que les Warlpiri ne sont jamais pressés et vivent dans une attente et une flânerie sans but. On peut en être agacé, mais il suffit de se plonger plus intimement dans leurs enjeux tribaux pour que cette vie prenne l'allure d'un art (p. 35).

Elle ajoute plus loin : « Les réseaux d'obligation, d'échange et de solidarité se négocient sans cesse dans le respect de la singularité de chacun » (p. 40).

Toujours dans la première partie et en s'appuyant sur des exemples concrets, Glowczewski évoque le contexte actuel des relations entre les Blancs (*Kardiya*) et les Aborigènes (*Yapa*). Elle présente ainsi le dilemme qu'occasionne l'exploitation minière sur les terres ancestrales des Warlpiri et la dynamique de négociation en jeu. Suivant l'Acte des droits territoriaux aborigènes du Territoire du Nord (1976), des redevances sont versées par les compagnies, faisant ainsi de certains Aborigènes des rentiers miniers. C'est avec acuité que l'auteure met en situation des problèmes quotidiens au sein de la communauté : les meetings avec les représentants des compagnies minières et des « Land Councils », les pourparlers sur les besoins des *outstations*, les tentatives collectives afin de contrecarrer le problème de l'alcool, etc.

Glowczewski, dans la deuxième partie, nous fait entrer, et ceci par le biais du système à huit sous-sections (en pidgin, les Aborigènes utilisent le terme *skin* (peau) pour désigner les sous-sections), dans l'univers cosmologique et mythique des Warlpiri. La question :

« Quelle est ta peau ? » (*What is your skin ?*) définit la relation de chacun (même celle de l'ethnologue) avec la collectivité et, par extension, avec la terre et les activités rituelles. Ce sont les femmes, plus précisément les *businesswomen*, ces femmes d'âge mûr dépositaires de la connaissance mythique, qui lui feront découvrir graduellement les réseaux de la responsabilité foncière et rituelle. Les tracés de géographie mythique qui fondent de tels réseaux, l'auteure les appelle des itinéraires de Rêve, ou simplement, Rêve (du terme warlpiri *Jukurrpa*). Ces itinéraires mythologiques sillonnent le territoire warlpiri et certains s'étendent même au-delà, alors que d'autres s'entrecroisent en des lieux-dits. Leurs différents segments définissent la relation individuelle et collective à la terre et au *Jukurrpa*. Au fil des chapitres et de ses voyages sur le territoire ancestral avec les femmes et les hommes Warlpiri, l'auteure nous fait découvrir quelques-uns d'entre eux ainsi que les récits qui les racontent : Rêve Pluie, Rêve Prune Noire, Rêve Varan, Rêve Homme Initié, Rêve Bâton à fourir, etc. Les voyages aux sites mythiques situés le long des tracés comportent aujourd'hui certains problèmes, entre autres l'accessibilité aux véhicules, et l'auteure ne manque pas de nous en faire part (p. 94).

La troisième partie ouvre une parenthèse sur un épisode plus personnel, celui de la rentrée pénible en France et de la difficulté de partager ses expériences. Moins d'un an plus tard, son retour sur le terrain sera plus douloureux encore puisqu'elle se voit refuser l'accès à la communauté. Ceci s'est produit à la suite d'un article paru dans le journal *Le Monde*, que les missionnaires de Lajamanu et quelques fonctionnaires du gouvernement australien avaient mal interprété. À force de persévérance, elle a pu regagner la confiance de la population. Son témoignage fait réfléchir.

Dans les régions plus isolées d'Australie, les activités rituelles et initiatiques revêtent encore une grande importance et s'échelonnent sur toute l'année. Dans la quatrième et cinquième partie, Glowczewski nous fait ressentir l'intensité de cette dimension au sein de la réalité warlpiri. Sa présentation d'une cérémonie de circoncision, la cérémonie du Bouclier (p. 219-230), est riche dans la mesure où elle a su y décrire à la fois la participation des hommes et celle des femmes. Les échanges de rituels entre groupes alliés sont essentiels à la dynamique aborigène australienne ; ils contribuent à consolider les réseaux d'alliance et de responsabilité foncière et rituelle, et à en créer de nouveaux. À cet effet, un épisode intéressant du livre est ce voyage en camion que l'auteure effectua avec un groupe de Warlpiri chez les Pitjantjatjara du Sud afin d'y échanger la cérémonie *Kajirri* (p. 240). En Australie, l'anthropologue n'a d'autre choix que de devenir nomade ; de tels convois rituels représentent alors pour l'Occidental un véritable processus initiatique.

Les quatrième et cinquième parties abordent aussi le sujet des rêves et de leur valeur tantôt médiatrice, tantôt innovatrice. En Australie, le rêve est un préambule à la conception humaine, à l'incarnation d'un esprit-enfant. Glowczewski relate ainsi quelques histoires de conception basées sur l'expérience onirique (p. 198-206). Devenus adultes, c'est en rêve qu'hommes et femmes reçoivent des êtres ancestraux la « révélation » de nouveaux éléments mythiques ou rituels (p. 179-197). Après un processus de reconnaissance collective, ces éléments enrichissent les itinéraires de Rêve déjà existants, contribuant ainsi, lorsque l'exigent les contingences historiques, à leur transformation et à la redéfinition des modalités individuelles et collectives de leur responsabilité. L'expérience onirique et chamanique (p. 231-239) ou encore les cérémonies d'initiation sont autant de processus de transformation de la personne vers un état d'être différent.

Dans la sixième et dernière partie, l'auteure s'interroge sur le devenir des Warlpiri et ne cache pas un certain agacement, voire même de la nostalgie, face aux changements survenus depuis son premier séjour. Devant la progression de certaines pratiques chrétiennes, elle questionne l'impact humain et culturel de ce nouveau syncrétisme religieux chez les Warlpiri. Dans ce passage, on sent l'auteure davantage encline à juger du choix des Warlpiri

qu'à l'analyser. Enfin, les dernières pages où elle ne cache pas les embûches et les incertitudes de son cheminement existentiel, « opération douloureuse et pourtant vitale », agaceront certains lecteurs, mais pourront peut-être en éclairer d'autres.

Les milieux anthropologiques sont à l'affût d'ethnographies expérimentales qui sauraient à la fois alimenter les discussions sur l'épistémologie du travail de terrain et enrichir notre compréhension de la dynamique de communication interculturelle¹. Le dialogue interculturel engagé par Glowczewski dans les *Rêveurs du désert* éclaire quelque peu une telle recherche, tout en demeurant néanmoins davantage au stade de la confession personnelle.

Je dirai en terminant que ce livre, de lecture agréable et exempt de l'hermétisme du discours scientifique, s'adresse à un auditoire plus large que la seule communauté anthropologique. Je recommande sa lecture à tous ceux qui s'intéressent aux questions autochtones contemporaines. Les étudiants en anthropologie pourront se sensibiliser à une facette plus personnelle du travail de terrain, que l'encadrement pédagogique peut difficilement leur fournir.

Sylvie Poirier
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Roland LARDINOIS (textes réunis et présentés par) : *Miroir de l'Inde. Études indiennes en sciences sociales*, Paris, Éditions de la Maisson des Sciences de l'Homme, 1989, 388 pages, orientation bibliographique, liste des auteurs, textes traduits de l'anglais par Joël Dusuzeau et Roland Lardinois.

Depuis les travaux de E. Saïd, nous avons appris combien l'Europe n'avait considéré l'Orient que comme l'écho de ses propres indécisions. Finalement, nous n'avons pas tant changé depuis Marco Polo : les récits de voyage, les interrogations philosophiques, les recherches historiennes nous en apprennent souvent plus sur leur auteur que sur leur objet. On est alors bien près de conclure que c'est à cause du silence des autres que nous n'entendons que nous-mêmes.

On se tromperait : les « autres » parlent, écrivent, réfléchissent ; le problème est d'abord de le reconnaître. Comment, ensuite, prendre contact avec ces travaux souvent peu accessibles ? Le but de R. Lardinois est de résoudre cette difficulté. En choisissant et traduisant certains des textes les plus importants produits par les sciences sociales indiennes, il veut nous faire voir l'Inde non telle que la veut la tradition orientaliste, mais telle qu'elle apparaît aux penseurs indiens eux-mêmes.

L'enjeu est de taille. Comment choisir dans l'abondance des objets, des chercheurs et des interrogations sans oublier trop de dimensions essentielles ? On imagine bien que

1. Voir par exemple George E. Marcus et Michael M.J. Fischer, *Anthropology as Cultural Critique*, Chicago, University of Chicago Press, 1986.